

L'image de la Hongrie dans la presse en France, 1837-1847

Étudier, après les récits de voyage, l'image de la Hongrie représentée par la presse fut un choix presque naturel. D'une part, comme nous l'avons exposé dans *l'Introduction*, les récits publiés sous forme de livres n'ont constitué qu'une partie des moyens d'accès du public français aux informations sur la Hongrie de l'ère des réformes. D'autre part, la publication des livres n'était pas le seul moyen utilisé par les auteurs des récits de voyage. Ils donnèrent parfois des chapitres entiers aux différents organes de presse, ce qui leur permit de faire la publicité de leurs ouvrages (et de leurs éditeurs). Certains voyageurs étaient, à l'image d'un Xavier Marmier par exemple, collaborateurs d'un titre de presse. Parfois même les voyages de tel ou tel personnage connu (comme le maréchal Marmont) ont suscité l'attention des rédactions.

Ces traits ont déjà rapproché les récits de voyage de la presse. On peut cependant observer un autre facteur aussi, lié cette fois à l'information ; les deux étaient censés d'offrir au public des informations d'actualité, recueillies dans le pays en question.

En étudiant la presse française de la première moitié du XIX^e siècle, on voit encore, à partir des années 1830, un intérêt croissant à l'égard de l'Europe centrale et de la Hongrie. Cet intérêt (et c'est un nouveau trait commun avec les récits de voyage) avait une raison un peu extérieure à la Hongrie même. C'était l'époque où la question d'Orient et la sympathie naissante envers les peuples slaves d'Europe centrale (surtout les Polonais) ont commencé à attirer l'attention sur cette partie du continent.

Ces raisons nous ont aussi poussés à étendre notre champ d'investigation à la presse, notamment aux « grandes revues » et la grande presse politique.

Afin de mieux placer les informations données sur la Hongrie par les organes de presse dans le contexte de l'époque, nous passerons rapidement en revue l'évolution générale de la presse française sous la Monarchie de Juillet. Cela sera suivi de la présentation de l'image de la Hongrie dans deux « grandes revues », la *Revue de Paris* et la *Revue des Deux Mondes* et dans un « magazine didactique », le *Magasin pittoresque*. Dans le cas de chacun de ces trois titres, l'analyse de l'image de la Hongrie sera précédée du portrait du journal. On va procéder de la même manière dans le cas de la grande presse politique, qui sera représentée par le *Journal des Débats*. Enfin, l'examen de l'image de la Hongrie dans le *Précurseur de l'Ouest*, journal politique de province, servira à compléter le tableau général.

La presse française sous la Monarchie de Juillet

Le XIX^e siècle est généralement considéré comme l'époque où la presse est devenue le principal moyen de formation de l'esprit public¹⁵. Mais c'est aussi la période de l'affermissement des liens entre la presse et le monde des lettres, notamment par un grand nombre d'écrivains parmi les collaborateurs du journal¹⁶. Après l'encadrement rigoureux de l'Empire, le début de la Restauration a marqué un certain répit dans la situation des journalistes ; plus tard, le régime est devenu, de temps en temps, plus dur que jamais¹⁷.

15 Cf. par ex. Marc Martin, « Journalistes parisiens et notoriété (vers 1830-1870). Pour une histoire sociale du journalisme », *Revue historique* 105 (1981), pp. 30-41.

16 Voir à ce sujet Christian Delporte, *Histoire du journalisme et des journalistes en France (du XVII^e siècle à nos jours)*, Paris, 1995, pp. 5-10, et surtout p. 10. Voir encore Jürgen Habermas, *L'espace public*, Paris, 1978, pp. 31-33 et 189-191.

17 Sur l'histoire de la presse sous l'Empire voir par ex. Béatrice Didier, *La littérature française sous le Consulat et l'Empire*, Paris, 1992, pp. 12-55. Pour la période de la Restauration, voir Henri Avenel, *Histoire de la presse française depuis 1789 jusqu'à nos jours*, Paris, 1900, pp. 230-275, 280-300 ; Claude Bellanger - Jacques Godechot - Pierre Guiral (dir.), *Histoire générale de la presse française. Tome II : de 1815 à 1871*, Paris, 1969,

Libérée des entraves politiques et juridiques qui pesaient sur elle sous la Restauration, la presse française vécut sous la Monarchie de Juillet son premier « âge d'or ». Le régime « *constitutionnel bourgeois* »¹⁸, qui devait son instauration en grande partie à la presse, a dû abolir la censure et alléger les conditions de la fondation et de distribution des titres (baisse du prix du timbre et du cautionnement)¹⁹. Cela ouvrait la voie à ce que la presse devienne un jour un véritable « *instrument d'opinion* »²⁰. Les lois de septembre 1835, consécutives à l'attentat de Fieschi contre le roi Louis-Philippe I^{er}, ont eu beau durcir l'attitude du pouvoir envers la presse politique, elles ne pouvaient pas empêcher pour autant l'extension du public lecteur (et l'augmentation des tirages), ni la diversification des titres de presse. La *Revue des Deux Mondes* pouvait donc se réjouir en 1847 quand elle présentait l'évolution de la presse en France : en 1833, à Paris seul, on publiait 217 journaux ; en 1845, ce chiffre montait déjà à 428 (plus douze journaux publiés en langue étrangère). La province comptait cette année 560 titres. C'était un progrès spectaculaire, même si on devait se rendre compte que les journaux avaient souvent la vie éphémère. (Le même article estime à 490 le nombre de journaux édités en France vers la fin de la Restauration²¹.) La presse commençait aussi à attirer les capitaux (déjà le cautionnement était transformé en capital) ; et le métier de journaliste était en train de devenir une source de revenus. Les contemporains n'ont pas toujours vu ce phénomène d'un bon œil ; ils y suspectaient une « ruse » du gouvernement, voulant abaisser le « quatrième pouvoir ». L'opinion de l'auteur

pp. 33-87. Au sujet des moyens de contrôle administratifs voir Gilles Feyel, *La Presse en France des origines à 1944 : Histoire politique et matérielle*, Paris, 1999, pp. 74-78.

18 Habermas, *op. cit.*, p. 192.

19 Sur l'évolution générale de presse en France à l'époque étudiée, voir par ex. Bellanger – Godechot – Guiral, *op. cit.*, pp. 29-32 ; Feyel 1999, pp. 73-74 et 76 ; Yves Guillaume, *La presse en France*, Paris, 1988, p. 13 ; Pierre Orecchioni, « Presse, livre et littérature au XIX^e siècle », *Le livre et la presse, Revue française d'histoire du livre*, t. IV (1974), n° 7, pp. 38-40. Sur le changement du contexte juridique après la Révolution de 1830 voir Avenel, *op. cit.*, pp. 308-310.

20 Avenel, *op. cit.*, p. 310.

21 *Revue des Deux Mondes*, 1847/20, pp. 442-443. Voir également Charles Ledré, *La presse à l'assaut de la monarchie 1815-1848*, Paris, 1960, pp. 167-168, mais aussi Feyel 1999, p. 78, . Sur les relations entre la presse et le pouvoir sous la Monarchie de Juillet, voir *ibid.* pp. 125-132, 170-180, 238-241 ; Avenel, pp. 304-307, 350-364, 378-383 ; Feyel 1999, pp. 73-74, 114.

d'une étude sur le « Mouvement de la presse française en 1835 », parue en 1836 dans la *Revue des Deux Mondes* est caractéristique à cet égard :

Le plus grand obstacle à l'amélioration du journalisme est dans la législation qui pèse sur lui. Les gouvernemens successifs de la France, n'osant pas attaquer en face un pouvoir rival du leur, ont imaginé de le ruiner par un système de taxes et de prohibitions.²²

Notons que selon Jürgen Habermas, l'ouverture de la presse à la commercialisation (par ex. financement par annonces) s'accompagnait de la dégradation de son indépendance. La presse serait devenue plus manipulable, et la liberté du rédacteur plus réduite sur le plan journalistique²³.

La « révolution industrielle de la presse » se réalisa aussi sous la Monarchie de Juillet. Les dernières inventions (de König par exemple), qui rendaient possible une production plus rapide et plus nombreuse (mais aussi l'agrandissement des formats), ont apparu à Paris dès les années 1820. Le véritable démarrage a pourtant eu lieu pendant les années 1830-1840, avec la généralisation des machines à vapeur et du papier préparé à partir du bois (au lieu du chiffon) et la production industrielle de l'encre. Le signe le plus évident de l'industrialisation de la presse était la montée des tirages. Alors qu'en 1830 les plus gros tirages étaient aux alentours de vingt mille, ce chiffre a presque doublé au début des années 1840. La relance de la construction des chemins de fer à partir de 1842 a apporté une autre révolution, celle de la diffusion des journaux (quotidiens politiques). Les progrès de la poste et l'apparition des premières agences de presse ont rendu possible une meilleure alimentation en information des journaux²⁴.

En devenant un instrument d'opinion, la presse commence à remplir la fonction d'un véritable outil de communication – dans un sens, du rédacteur en direction des lecteurs. Il est vrai, la presse ne reflète pas encore l'opinion publique (mais elle essaie déjà de l'influencer).

22 *Revue des Deux Mondes*, 1836/6, p. 110.

23 Habermas, *op. cit.*, pp. 192-194.

24 Au sujet du progrès technique de la presse, voir Bellanger – Godechot – Guiral *op. cit.*, pp. 18-25 ; Feyel 1999, pp. 86-92 ; Maurice Crubellier, *Histoire culturelle de la France. XIX^e-XX^e siècle*, Paris, 1974, p. 170.

À côté des changements dans son statut juridique ou dans les procédés techniques, la presse de la Monarchie de Juillet se trouve, d'un certain point de vue, dans une situation inédite. Suite à la Révolution de Juillet, la baisse du cens a provoqué le doublement des effectifs du corps électoral ; c'est-à-dire, le doublement du nombre de ceux qui avaient besoin, au moins en principe, d'informations politiques ou tenaient à être informés. Le chiffre de 250000 électeurs (sur 30 millions de Français) n'était pas bien sûr élevé, mais il a largement contribué aux progrès de la presse d'opinion. Cependant, les électeurs ne composaient pas, à eux seuls, le public lecteur des journaux. Le développement de l'alphabétisation (dont la plus importante étape fut la loi Guizot de 1833) conduisait peu à peu à la démocratisation de la lecture. Pourtant, à cause du type de l'action scolaire (et de la résistance de certaines municipalités), les effets de la réforme de l'enseignement ne pouvaient pas faire sentir leurs effets avant les années 1840. D'autres moyens (cours de soir pour ouvriers, œuvres pieuses) ont dû également aider la formation du public. Les abonnements des journaux étant élevés (nous sommes encore avant la réforme de Girardin et la toute-puissance des annonces publicitaires), des chaînes de co-abonnés, des cercles (bourgeois), des cabinets de lecture, des cafés et autres lieux de réunion abonnés aux principaux titres de presse ont permis une lecture plus large²⁵.

Cette « révolution sociale » (le mot est d'Yves Guillauma), au cours de laquelle le public de la presse française s'étendit des seules élites à toutes les classes sociales, a presque automatiquement entraîné la modification du contenu de certains journaux politiques (par exemple, expansion du fait divers), l'apparition de nouvelles publications spécifiques (conquête de plusieurs petits publics) et la naissance de nouveaux types de presse (conquête du grand public). Parallèlement, les anciens journaux ont aussi pu se maintenir²⁶.

25 Émile de Girardin a lancé le 1^{er} juillet 1836 *La Presse*, dont l'abonnement annuel était quarante francs (donc la moitié du prix d'abonnement des quotidiens parisiens). *La Presse* est devenue bientôt le journal le plus vendu. Sur l'extension du public, voir encore Feyel 1999, pp. 69-72 ; Guillauma, *op. cit.*, pp. 11-13. Sur la réforme Girardin, voir par ex. Delporte, *op. cit.*, p. 13.

26 Cf. Crubellier, *op. cit.*, p. 173. Sur le changement du contenu et de l'aspect des journaux sous la Monarchie de Juillet (surtout après 1836), voir aussi Bellanger – Godechot – Guiral, *op. cit.*, pp. 121-125.

À vrai dire, la diversification des titres et la spécialisation de la presse avait déjà commencé sous la Restauration. Ainsi, le premier numéro de l'*Echo du Soir* (juin 1826) pouvait rendre compte dans son classement de la presse française (parisienne), de l'existence, à côté des seize journaux politiques, de 16 « *feuilles spéciales* » de médecine, de sept titres de musicologie, de 9 « *feuilles quotidiennes de théâtre* », de deux journaux de voyages ou de neuf « *feuilles littéraires* » (comme *Le Courrier des Spectacles*, *Le Figaro* ou *Le Corsaire*)²⁷. Plusieurs titres marquants de la Monarchie de Juillet ont aussi été fondés pendant les années 1820 (et surtout à la fin de la décennie) ; ce fut aussi la période de naissance de la presse féminine (« *la presse de modes et de salons* »)²⁸.

Les chercheurs sur l'histoire de la presse ont déjà tenté de grouper les titres parus sous la Monarchie de Juillet, en fonction de certains critères²⁹. Parmi les classements, nous avons suivi celui de Gilles Feyel, que nous avons trouvé le plus diversifié. D'après lui, les titres parus pendant la période étudiée peuvent être rangés dans quatre grands groupes. Le premier contient ceux de la grande et de la petite presse. Ces organes s'occupaient de l'actualité politique (et mondaine), soit « sérieusement » (grande presse : *Le Journal des Débats* ou *Le Constitutionnel*), soit d'un point de vue satyrique (petite presse : *La Silhouette* ou *Le Charivari*). Les « *journaux illustrés* » d'actualité (comme l'*Illustration*), ancêtres des magazines politiques d'aujourd'hui, appartenaient au deuxième groupe. Le troisième groupe, celui de la presse spécialisée, était évidemment le plus diversifié et comprenait le plus de titres. On doit mentionner parmi ses principales branches les revues littéraires (telle la *Revue des Deux Mondes* ou la *Revue de Paris*), la presse économique et financière, la presse technique et professionnelle, les journaux de mode, la presse artistique, la presse féminine et la presse enfantine, invention récente³⁰. Le quatrième groupe, la « *presse populaire non politique* » comprenait plusieurs sous-groupes, les « magazines » didactiques de vulgarisation

27 Cité par Jean-François Picard, « Tableaux des tirages de la presse nationale de 1803 à 1944 » in : Pierre Albert – Gilles Feyel – Jean-François Picard, *Documents pour l'histoire de la presse nationale aux XIX^e et XX^e siècles*, Paris, s. d., p. 11.

28 Voir à ce sujet Bellanger – Godechot – Guiral, *op. cit.*, pp. 89-90.

29 Cf. Martin 1981, pp. 30-41 ; Crubellier, *op. cit.*, pp. 173-185 ; Feyel 1999, pp. 108-122.

30 Le *Journal des enfants* a été fondé en 1832 et le *Journal des demoiselles* en 1833. (Ce dernier titre paraissait jusqu'en 1922.) Feyel 1999, p. 118.

des connaissances (comme *Le Magasin Pittoresque* ou *Le Musée des familles*), les canards, le roman (feuilleton) et la presse de colportage³¹.

On doit compléter ce tableau par un cinquième groupe de publications, celui des périodiques du crime, qui étaient, comme la *Gazette des tribunaux*, de faible tirage, mais dont les articles ont été largement repris par la presse nationale et régionale. La popularité indirecte de ces titres montre une fascination du crime dans la société française³².

Outre l'alimentation en informations les plus variées et le divertissement, la grande diversité des titres sous la Monarchie de Juillet a largement contribué à ce que la presse puisse remplir ses fonctions psychosociales moins évidentes, mais non moins importantes. Compte tenu de l'élargissement du public, elle pouvait servir de thérapie psychique et de facteur de sociabilité pour une frange de plus en plus grande de la population. Ainsi, on ne peut pas assez souligner l'importance des périodiques du crime dans la purgation d'instincts profonds. En fournissant des sujets de conversation, la presse a aussi créé des possibilités de communication et des prétextes de sociabilité. Comme chacun des lecteurs pouvait désormais trouver des journaux convenant à son statut social, la lecture pouvait les aider à identifier leur place dans la société ou confirmer leur identité sociale existante. Le journal commençait à permettre une véritable ouverture sur le monde et à briser l'isolement de l'individu³³. Ce phénomène identitaire peut faciliter le travail du chercheur ; et il le rend aussi plus difficile, puisqu'il se trouve désormais face à plusieurs publics, au lieu de l'unique public lecteur des périodes précédentes.

31 Pour les catégories, les critères et le classement entier, voir Feyel 1999, pp. 108-122.

32 Voir à ce sujet Crubellier, *op. cit.*, pp. 173-175. Le tirage de la *Gazette des tribunaux*, fondée en 1825, oscillait entre 2500 et 3000 exemplaires.

33 Sur les fonctions de la presse (information-renseignement, divertissement, psychothérapie, intégration sociale...), voir Pierre Albert, *La Presse*, Paris, P.U.F. (« Que sais-je ? »), 1994, pp. 21-24.

Les revues

L'étude de certaines revues, dont deux dans lesquelles les références hongroises sont importantes, nous a montré qu'une chronologie précise, un contenu idéologique plus marqué et une influence plus directe sur le public soulignent les caractéristiques des récits de voyage d'une manière intéressante. Ainsi leur analyse devient importante pour nous. De plus, certains des textes illustrent non seulement la « fragmentation » du récit de voyage, mais aussi son évolution assez particulière.

On voudrait démontrer dans ce qui suit l'importance que des sujets présents dans les récits de voyage pouvaient obtenir dans les revues dépouillées ainsi que la diversité et la spécialisation évoquées déjà à propos de l'évolution du récit de voyage et de son public. On va présenter les articles à sujet hongrois de la *Revue de Paris* et de la *Revue des Deux Mondes*, en cherchant notamment les éléments ayant relation aux récits de voyage (expérience personnelle, narration, alimentation en informations). Dans le cas de ces deux revues, l'analyse des textes sera précédée d'une rapide présentation de l'organe de presse en question. On tentera d'examiner ensuite l'image qu'elles donnaient de la Hongrie. Afin de diversifier un peu notre interprétation, on a ajouté au couple des revues un « magazine didactique », appartenant cette fois au groupe de la « presse populaire non politique » : le *Magasin pittoresque*.

Dans le nouveau contexte de la Monarchie de Juillet, un type de presse s'est particulièrement épanoui : les revues, notamment celles que l'on appelait les « grandes revues » (comme la *Revue des Deux Mondes*). S'adressant toujours principalement aux élites cultivées, elles n'ont pas dû subir beaucoup de changements pour s'adapter aux nouvelles conditions ; de plus, celles-ci ont encore confirmé leur fonction identitaire. Elles avaient à peu près le même public que les récits de voyages publiés sous forme de livre, donc assez coûteux.

Leur naissance datait en général de la fin de la Restauration, la plus ancienne étant la *Revue encyclopédique*. (Fondée en 1819, elle se maintint jusqu'en 1835³⁴.) Les années 1820 ont vu la création du *Mercur*

34 La *Revue encyclopédique* était suivie en 1835 par l'*Encyclopédie nouvelle*. Son rédacteur, Pierre Leroux fondait en 1841 (avec George Sand) la *Revue indépendante*, qui traitait

du XIX^e siècle (1823-1832), du *Globe* (1824, vendu aux saint-simoniens en 1831), de la *Revue britannique* (1825), de la *Revue française* (1828-1830), de la *Revue de Paris* (1829-1834) et de la *Revue des Deux Mondes* (1829). La création des revues a été favorisée par l'essor du romantisme littéraire qui, confronté à la résistance de l'esprit classique, avait besoin de nouveaux moyens d'expression. Cependant les revues ont largement dépassé les limites de la littérature ; elles publiaient des études sur les transformations socio-économiques, beaucoup d'informations étrangères, la traduction de textes parus à l'étranger (*Revue britannique*) et des articles de fond sur les pays étrangers (*Revue des Deux Mondes*)³⁵.

avec vivacité des questions religieuses et sociales. Le même P. Leroux a fondé en 1845 la *Revue sociale*. Cf. Avenel, *op. cit.*, pp. 380-383.

35 Pour l'histoire et les caractéristiques des revues littéraires sous la Restauration et la Monarchie de Juillet, voir Albert 1994, pp. 108-110 ; Feyel 1999, pp. 421-427. René Rémond a trouvé dans les années de la *Revue des Deux Mondes* entre 1830 et 1852 cent textes sur les seuls États-Unis. Cf. René Rémond, *Les États-Unis devant l'opinion française, 1815-1825*, t. 1, Paris, 1962, pp. 421-427 et 425-427.